

- 4ème séance -

Pour travailler sur des énoncés et notamment des énoncés en relation paraphrastique, il faut pouvoir ramener le problème à un certain nombre d'opérations que le linguiste peut effectuer en se plaçant sur ce point dans une perspective de simulation.

A un certain niveau d'approximation, on pourra utiliser soit le terme d'énoncé, soit celui de phrase, soit encore suite, séquence, chaîne... parce que dans la mesure où on ne s'est pas donné de règles qui définissent ces termes les uns par rapport aux autres, on peut les considérer comme interchangeable. En fait, les gens considèrent en général qu'on a affaire à une phrase dite canoniquement bien formée, c'est-à-dire ne comportant pas d'anacoluthes (ou ruptures de construction) ou de reprises diverses et que ces suites ("string" en anglais) forment ce que A. MEILLET a appelé une "pensée complète", terme assez vague mais sur lequel tout le monde s'entend à peu près. Ce terme a d'ailleurs été repris récemment par J. GRUBER dans "Topicalisation".

On trouve un autre procédé en linguistique descriptive lorsqu'on commence à décrire une langue, qui est de poser un énoncé hors contexte et hors situation. C'est un artifice de travail qui fait qu'on élimine un certain nombre de problèmes concernant l'anaphore par exemple, ou concernant les énoncés qui supposent nécessairement, soit de façon implicite soit explicitable, un autre énoncé. Ainsi la plupart du temps les énoncés de la linguistique descriptive sont du type "Paul est le chef" ou "Il y a un livre sur la table".

Ici, on ne se contentera pas de dire qu'on a affaire à une pensée complète, pas plus qu'on ne posera le problème du "semantic kernel" ou du "nucleus" (P.SEUREN) qu'on trouve à la base de toutes les transformations paraphrastiques; mais, théorisant toujours les observations dans une perspective métalinguistique, on ramènera ces problèmes à un certain nombre d'opérations, dont la référenciation.

Le problème de référence se pose en termes de construction d'une relation entre un élément E du domaine du linguistique ou domaine du droit et un élément  $\mathcal{E}$  du domaine de l'extralinguistique ou domaine du bouclé ("script letter" en anglais). E, de façon globale sera un énoncé, c'est-à-dire, à la limite, un objet physique qui, s'il est enregistré, se présente comme une suite de pauses prosodiques ou autres, ayant un début et une fin, même si dans certains cas ce n'est pas toujours très net; ou bien s'il se présente comme une suite graphique, on aura des procédés comme la ponctuation ou des démarcateurs tels que "eh bien", "et puis", "et puis alors"... procédés utilisés dans la scansion qu'on fait d'un texte.

Dans le style épigraphique, le mycénien par exemple, il n'y a pas de signe de démarcation, on a affaire à autre chose mais il y a de toute manière des règles de coupure. Si un texte donné est sans ponctuation, sauf lorsqu'il s'agit de poésie hors ponctuation, c'est qu'en général on a affaire à un texte qui a été enregistré de l'oral et qu'on ne sait pas ponctuer; mais on aura de toute façon à l'oral un certain nombre de signes prosodiques ou morphoprosodiques.

Avec E, on a donc affaire à un objet physique agencé de telle manière que lorsqu'un premier énonciateur le produit, il permet à un second énonciateur de construire un système de coordonnées grâce auquel ce dernier va pouvoir établir, moyennant des ajustements, une relation entre l'énoncé et l'événement auquel réfère le premier énonciateur.  $\mathcal{E}$ , de façon globale, sera un événement. Ce terme ne renvoie pas nécessairement à quelque chose qui se produit, cela peut être un état; il renvoie au domaine de l'extralinguistique mais de façon complexe puisque ça peut être une référence à d'autres textes, rapport de

paroles, définitions..., c'est-à-dire à toute réalité qu'elle soit imaginaire, fantasmatique, mythique ou physique...

On aura ainsi, par l'intermédiaire de l'énonciateur, une relation construite entre un énoncé et un événement. Il n'y a pas de correspondance terme à terme entre les énoncés et la réalité extralinguistique : il y a construction de la référenciation. Le premier énonciateur produit un certain agencement avec intention de signifier et cet agencement est pour une partie stable (transindividuelle), ce qui permet à l'autre énonciateur de construire un système de coordonnées grâce auquel il va construire les valeurs référentielles de l'énoncé en question.

Pour poser :  $\mathcal{E} \longleftrightarrow E$  (la double flèche représentant toute la construction décrite ci-dessus), il a fallu se dégager de la conception du langage comme outil de communication. Cette conception crée tout un ensemble de difficultés qui a fait qu'en 1965, dans l'article "La communication verbale" je cherchais un prédicat pour relier langage et communication qui ne soit ni servir ni utiliser, il me fallait quelque chose comme "fonder", "assurer",...C'est à cette époque que:

- d'une part, à une suite de discussions avec F. BRESSON, il est ressorti qu'on n'avait pas intérêt à dire qu'un énoncé a un sens, pas même qu'il transporte un sens, c'est-à-dire que la double flèche qu'on met d'habitude entre "sound" et "meaning" était extrêmement nocive;
- d'autre part, à la lumière de FREGE qui distingue entre "Sinn" et "Bedeutung", j'ai posé:

- d'un côté le sens qui est en gros la relation qu'on pose entre des termes: par exemple "table", "verre", "être sûr" (voir pp.36,218,219) et

- de l'autre, la signification en tant que construction d'un réseau de valeurs référentielles qui renvoient à un certain nombre de problèmes complexes liés à modalité, aspect, quantification... et qui composent ce qu'on appelle la référence.

Cette décision vient de l'observation du fait qu'on ne peut pas traiter les langues naturelles en travaillant seulement avec les valeurs vrai et faux, ni même en posant une valeur 0, une valeur 1 et une valeur intermédiaire (voir pp. 218,219). La "Bedeutung" de FREGE a été traduit en anglais, dans la tradition de STUART MILL par "dénotation" et dans la tradition de RUSSELL par "référence"; dans les deux cas, cela correspond aux valeurs de vérité (voir PP-218,243).

Sur l'exemple suivant, on peut voir qu'on ne peut pas se contenter d'une part des valeurs de vérité, et, d'autre part d'une notion comme "pensée complète".

Soit la suite :

*"l'argile se sèche au soleil"*

On a bien une relation entre "argile", "soleil" et "sécher", mais suivant le contour prosodique, on aura deux significations:

- soit : "quand on veut sécher (c'est-à-dire "faire sécher") l'argile (c'est-à-dire "de l'argile") on la met au soleil";
- soit : "quand l'argile est au soleil, elle (devient) sèche".

Si maintenant, on fait passer "au soleil" à gauche: *"au soleil l'argile se sèche"*

ça ne peut plus signifier que: *"quand l'argile est au soleil, elle devient sèche"*.

Ce n'est pas simplement ici une phrase ambiguë; c'est une phrase où, en faisant des permutations, on introduit un certain nombre d'effets qui ne sont pas prévisibles à partir de la relation simple qu'on peut poser entre "argile", "soleil" et "séchage". En réfléchissant sur les problèmes de l'ambiguïté, on en arrive à se dire qu'il faut poser le problème de façon explicite, à savoir qu'avec des opérations de référenciation, on construit la signification d'un énoncé à partir d'une relation qui donne un sens, c'est-à-dire que quand on se donne "argile", "processus de séchage", "soleil", il y a déjà un certain nombre de propriétés qui sont des propriétés hybrides, c'est-à-dire qui ne sont pas proprement linguistiques, ni proprement langagières, mais qui sont des propriétés anthropologiques et qui appartiennent, pour une partie, à ce qu'on a appelé les pré-suppositions ( que je voudrais réduire au minimum). On sait par exemple que: le soleil dégage de la chaleur; l'argile a

un certain nombre de propriétés; que le processus de séchage est ethnologiquement un procédé utilisé pour faire des poteries, des tuiles.

Si maintenant, on change de prédicat et qu'on utilise "se fendiller" qui n'implique aucune intentionnalité, les propriétés changent et si je dis:

*"l'argile se fendille au soleil"*

que j'introduise une pause ou non, que je place "au soleil" au début ou à la fin, il n'y a aucune ambiguïté possible, ça signifie toujours la même chose.

Ce que je constate là dans cette première étape qui est une collecte de données, c'est que je dois en rendre compte à l'aide d'un certain nombre de représentations. Pour cela, il faut poser le problème des valeurs référentielles, de la référence. (voir à ce propos les études de PEIRCE).

Donc, à partir de cette relation:  $\mathcal{E} \longleftrightarrow E$ , on va rechercher comment les agencements permettent ces opérations et chercher à travers les langues si on retrouve un certain nombre de propriétés communes. Certaines de ces propriétés sont des contraintes de type quasi-mécanique comme la linéarité de l'énoncé, d'autres seront plus complexes parce qu'on travaille avec des phénomènes qui ne sont pas nécessairement homogènes.

Pour rendre explicite cette relation entre des termes, relation qui donne un sens, on la désignera par le terme de relation primitive et on la notera:  $a \xrightarrow{p} b$  (schéma) (l'étude minutieuse de cette relation est quelque chose de très complexe). Cette relation est ordonnée entre deux termes dont l'un est "source" et l'autre "but". Ces termes sont utilisés dans la théorie mathématique des catégories (voir p. 48), ce sont des termes techniques. Si on prend par exemple:

*"Jean, le violon, il en joue drôlement bien"* ou

*"Le lapin, moi, je le rôti toujours"*

on établit dans l'un et l'autre cas une relation entre deux termes : "Jean - violon" pour l'un et "lapin - moi" pour l'autre.

A partir de ce repérage de surface, on va poser que ces énoncés seront dérivés du système:

$$\left[ \begin{array}{c} a \xrightarrow{p} b \\ ( ) r ( ) \end{array} \right]$$

système qui associe:

- une relation primitive qui établit une relation ordonnée entre les termes; ce que représente la flèche (notons bien qu'il ne s'agit pas de l'ordre linéaire, ni même de l'ordre structural);
- un opérateur de relation prédicative puisque la relation va être marquée par un prédicat qui aura un statut comme les deux autres. Le prédicat est un verbe dans une partie des cas; ici ce sera par exemple "jouer"; mais, ici, de façon explicite, la relation prédicative entre dans une relation composée, puisqu'avec des unités comme "Jean", "violon" ou "lapin", "moi", il y a en plus une relation d'appétence (goût, dégoût...).

Ce système va fonctionner à partir des termes de l'énoncé observé, c'est-à-dire qu'on aura une opération, qu'on peut représenter, qui s'énonce: "étant donné Jean" - "étant donné violon". On voit que là, le système articule le spécifique et le généralisable dans les langues.

Cette relation primitive est la relation que tout le monde pose de façon plus ou moins implicite. Il ne peut y avoir de production ni de reconnaissance, au sens de construction de la signification, sans qu'elle soit posée. Les termes de cette relation renvoient nécessairement à des notions. Ce terme est extrêmement difficile à définir : même après des discussions avec des philosophes, des psychologues, il ressort qu'on n'y arrive pas. Ce n'est pas un concept, qui est un terme beaucoup trop précis, ce n'est pas non plus une représentation au sens strict, bien qu'on puisse dire que c'est un système de représentation ou, des représentations organisées d'une certaine façon.

Si par exemple on emploie "violon", c'est un terme qui renvoie à un certain nombre de propriétés physico-culturelles (voir p.35). Ces propriétés ne sont pas nécessairement universelles, elles varient de culture à culture, de matériau à matériau...

Ceci est particulièrement net dans le domaine des catégories grammaticales comme le genre, le nombre... où il y a des opérations qu'on retrouve dans toutes les langues justement parce qu'elles sont des opérations extralinguistiques ou liées au langage; par exemple, pour l'opération de quantification, on va distinguer entre l'opération invariante et les réalisations qu'on trouvera dans telle ou telle langue; on pourra distinguer l'unique du... multiple, de ce qui est présenté ni comme de l'unique ni comme du multiple. Le persan et le basque, par exemple, distinguent: "les villes"/ "des villes"/ "de la ville" alors qu'en français, pour dire ce genre de choses, on introduit très souvent des substantifs qui appartiennent soit à la catégorie du discret, soit à la catégorie du dense, et si on conserve "de la ville" ou "du livre" on introduit une modulation stylistique; mais il faut bien voir qu'il y a des langues pour lesquelles ce qu'on appelle modulations stylistiques fait partie du fonctionnement mécanique de la langue.

La détermination du sens de la relation primitive n'est pas seulement du ressort de la linguistique. Une partie est liée à la culture, une autre partie à la situation d'énonciation de telle manière que la production et la reconnaissance des énoncés vont être soumises à un certain nombre de contraintes. Dans la discussion entre CHOMSKY et JAKOBSON à propos de l'acceptabilité de "*Colorless green ideas sleep furiously*" JAKOBSON disait que "green" avait un statut symbolique et l'on est effectivement là dans le domaine des représentations liées à l'activité symbolique, ce qui fait qu'on va pouvoir employer "vert" de façon qui apparaîtra comme surprenante. Ou encore si on prend l'exemple de WITTWER lorsqu'il étudiait les problèmes de grammaire chez les enfants: "*le boulanger cuit le pain*", dans un cauchemar ou dans un conte, on peut très bien avoir: "*le pain cuit le boulanger*".

Lorsque HARRIS a été amené à travailler dans ces domaines, il a posé d'emblée qu'on avait affaire à une langue normale ou à un monde qu'on appelle très souvent l'univers de discours, défini à priori dans une normalité. Si on pose le problème de

la sorte on est obligé de dire qu'il y a des écarts par rapport à une norme. On retombe donc là sur le problème fondamental de la métaphore. Il faut prendre la précaution de poser et les cultures et la situation, ou ce que M. PECHEUX a appelé les conditions de production du discours, expression dans laquelle le terme de "production"; n'est pas très bon. Par exemple, un énoncé du genre *"l'argile se fendille à la chaleur"* est incompréhensible si on ne sait rien sur l'argile, la chaleur... et à ce stade, on ne peut pas non plus prédire si la variation d'un terme va changer non seulement le sens mais la signification. Tout cela fait partie de ce qu'on a appelé la connaissance du monde, la connaissance empirique... et on est obligé, à un moment, de mettre entre parenthèses un grand nombre de choses car on ne peut pas tout récapituler à chaque fois.

Mais il reste que dans l'ensemble de ces relations, un certain nombre va être posé comme primitives, appartenant à des classes finies et va avoir un statut fondamental dans les opérations de construction des valeurs référentielles et dans le fonctionnement des catégories grammaticales.

Ces notions ne sont pas une sorte de dictionnaire général universel de toutes les notions du monde (cf. KORZYBSKI et la sémantique générale), elles sont liées à un certain nombre de considérations anthropologiques, c'est-à-dire à la fois technologiques, ethnologiques au sens de relation au milieu, à nous-mêmes, aux autres et un certain nombre de propriétés physiques. Mais celles-ci sont-elles données en dehors des relations qu'on a aux objets et à la matière? Il n'y a pas de propriétés physiques absolues.

Dans le domaine des propriétés physiques et culturelles, on s'aperçoit par exemple de certaines subtilités d'emploi ; dans les saisons en français, on dit: en été, en hiver, au printemps, en automne donc devant une consonne "à" et l'article défini. Mais on voit aussi qu'on peut employer "le" devant les termes:

*"je fais ça l'hiver" ou "l'hiver, je fais ça"*

*"je fais ça l'été" ou "l'été, je fais ça"*

mais on aura très difficilement :

*"je fais ça le printemps"*



*"je fais ça, l'automne"* passe un peu mieux, mais c'est à la limite.

On s'aperçoit ainsi que "l'été" et "l'hiver" ont un comportement et "le printemps" et "l'automne" un autre.

D'autre part, on dit :

*"au coeur de l'hiver"* - *"au coeur de l'été"*, mais on ne dit pas: *"au coeur du printemps"*, et pour *"au coeur de l'automne"* il y a des discussions entre les gens.

On regarde ensuite ce que sont ces termes du point de vue lexical et on constate que "le printemps" et "l'automne" sont instables dans beaucoup de langues: en allemand on a deux termes : l'un : "Lenz" appartient au registre de la poésie et signifie 'le moment où les jours s'allongent'; l'autre "Frühling" - "Frühjahr" signifie "le moment du renouveau"; en français, "printemps" a éliminé "reverdie"; dans les langues romanes on a "primavera", "verano"; en anglais "spring" est récent et date de la renaissance et on trouve pour "automne": "fall" qui est resté aux Etats-Unis et "autumn" qui est emprunté.

On voit ainsi qu'à partir de considérations syntaxiques on peut étayer des problèmes d'étude du vocabulaire, et il y a des termes qu'on peut ainsi voir évoluer. On peut aussi voir cela sur un terme comme "bleu" qui a un statut particulier:

- en français, il est d'origine germanique où il est lié à une certaine variété de savon de couleur bleue utilisé pour la lessive;
- en vieil anglais, le mot avait disparu, il réapparaît par l'intermédiaire de l'anglo-normand: "blue";
- en italien, on trouve "azzurro" qui vient de l'arabe, "celeste" (posé par désignation d'une propriété), "turchino" et "blu" qui est emprunté;
- dans les langues africaines, il est peu employé, de même que "vert".

On a là des exemples qui sont sans conséquences pour la relation primitive; mais, les propriétés des notions qui vont définir la classe finie des relations primitives sont celles qui vont faire l'articulation entre ce qui est le langage et ce qui n'en est pas.

A l'heure actuelle, on ne peut poser cette classe des relations primitives qu'à titre d'hypothèse soumise à vérification et on ne peut pas en donner la liste finie. Parmi ces relations, on trouve :

- des relations spatiales du type intérieur/extérieur, qui donnent une position relative par rapport à quelque chose (il faut définir de plus en plus précisément un système de représentation des relations spatiales pour dégager les invariants);
- des relations concernant l'agentivité. C'est un terme qu'on ne sait pas très bien cerner: a-t-on un agent, un patient, un agi ? Dans une thèse sur les relations prédicatives en malgache, RAJAONA a été obligé de poser une voix agressive pour l'opposer à passive parce qu'elle y est distinguée de façon représentative.
- une relation de repérage qui fait que : étant donné deux unités, on pose qu'on a, soit une relation d'identification si les deux termes sont identifiés, soit une relation de différence c'est-à-dire, dans une acception aussi large que possible, de localisation. La relation d'appartenance n'existe pas dans les langues en tant que telle; c'est en fait une relation de localisation telle qu'entre le localisateur et le localisé il y a une propriété commune. Par exemple, si on a :

(1) *ce livre est Spirou*

(2) *ce livre est un dictionnaire*

(3) *ce livre est sur la table*

(4) *ce livre est à Pierre ou Pierre possède ce livre*

(1) est une identification exactement comme dans "*ce monsieur est le maire*" ou "*mon jour de réception est le lundi*". Ce ne sont pas des considérations d'ordre logique, mais l'étude des phénomènes dans des langues très diverses qui ont amené à poser cela.

La relation d'identification est très bien marquée dans un certain nombre de langues à tel point que dans des groupes de langues dont font partie le cambodgien et le thaï, il existe une copule particulière pour l'identification qui ne peut pas être niée, et elle ne s'utilise que dans ce cas. C'est très satisfaisant du point de vue de la logique; on peut ensuite rechercher

dans les autres langues si ce phénomène n'est pas masqué; et, en français, par exemple, on trouve que dans: *"il y a mon frère qui fait ça"* "il y a" ne peut pas être nié. On se demande alors si chaque fois qu'il y a identification stricte, on a cette propriété de ne pas pouvoir nier. On ne la pose pas tout de suite comme propriété générale, mais on dit que cela va faire partie de cette classe de relations, et on va chercher les conséquences que ça peut avoir sur les opérations qu'on va traiter.

L'exemple (2) est ce qu'on peut appeler une relation d'appartenance puisque cela se présente à la fois comme une identification: dans la classe des dictionnaires, on prend un élément qu'on identifie avec un dictionnaire et on pose "CE livre EST UN dictionnaire", et à la fois comme une différence; c'est-à-dire que dans l'appartenance, il y a au moins une propriété commune aux deux termes.

Avec la relation d'appartenance, il y a souvent des flottements: en anglais par exemple, avec ce qu'on appelle "negative sentence" ou en japonais où on trouve une copule "desu" que les grammaires décrivent comme étant d'identification alors qu'elle est très souvent d'appartenance et qu'il n'y a pas dans cette langue de copule d'identification stricte comme en thaï...

Ne serait-ce qu'au niveau de l'intercompréhension entre linguistes travaillant sur des langues différentes, il serait bon d'avoir une terminologie commune très précise, fondée sur un certain nombre d'opérations définissables, qui permettrait de faire avancer les choses.

(3) et (4) sont des relations de localisation.

La relation entre les locatives et l'appartenance a été étudiée par LYONS dans "Introduction to theoretical linguistics" et par John ANDERSON dans sa "Théorie localiste". Après l'étude de PEYRAUBE sur les locatives en chinois, un certain nombre d'hypothèses pourront être précisées.

Dans les relations primitives, on a donc des classes de relations parmi lesquelles on trouve:

- des opérations: l'identification et la localisation;
- des relations entre des propriétés et l'organisation de l'espace qui donnent toute l'organisation des événements;
- des relations entre des propriétés et l'agentivité qui débouchent sur les relations intersujets, l'animé...

En dernière analyse, la relation primitive aura un double statut: un statut empirique et un statut ontologique. Mais cette démarche n'est pas une démarche à priori au sens où on partirait de catégories posées par Aristote. C'est après avoir étudié des langues variées, après avoir essayé de se débarrasser d'un certain nombre de problèmes, que lorsqu'on finit par se poser celui de la construction des valeurs référentielles, on s'aperçoit qu'on est obligé de poser ces catégories.

On ne se pose pas le problème de savoir s'il faut passer par une métaphysique ou pas; c'est simplement que, travaillant sur un ensemble de problèmes, il y a un moment où on est amené à dire qu'il y a, au niveau du sens un certain nombre de propriétés attachées au fait que des notions sont ou ne sont pas en relation. Là, il y a encore une classe de propriétés primitives qui sont les relations d'appétence liées aux énonciateurs; par exemple: "*Moi, le jazz...!*" - énoncé dont on peut dire qu'il est tronqué ou elliptique, mais qui est en tout cas très bien représenté dans les langues et dont la signification tourne autour de: "je n'aime pas ça" ou "je m'en moque". Pour le reste, on est bien sûr obligé de poser qu'il y a quelque chose qu'on peut si l'on veut appeler glande pinéale, qui fait que finalement, l'activité de langage s'articule au monde, c'est-à-dire, les événements. Mais dans la présentation, je suis obligé de faire comme si on construisait cette métaphysique à partir des propriétés qu'on dégage des objets qu'on observe et des opérations qu'on est obligé de construire pour rendre compte de la façon dont fonctionnent les objets qu'on observe.

La démarche d'ARISTOTE n'est pas la même ou est partiellement la même, puisqu'il part d'une réflexion sur le grec mais, après avoir posé des catégories concernant la qualité, la quantité, le être-là... il ne les soumet pas à vérification pour savoir s'il faut accroître, restreindre ou généraliser cette liste. C'est pourquoi j'ai dit, à un moment donné, que je ne pouvais pas donner une énumération exhaustive de cette classe mais, que j'étais amené à dégager de grands domaines sans pouvoir donner de détails sauf sur des points traitables. C'est bien sûr tout cela qui est concerné dans la relation entre les opérations de référenciation, le langage et les langues.

Dès qu'on travaille sur une langue, ce sont des questions qui doivent se poser, sauf si on a décidé de résoudre un certain nombre de problèmes en termes d'agencements syntaxiques. Par exemple, on peut faire une description de:

*"l'argile se cuit au feu"*

en disant que lorsque "cuire" en français a un tel complément à droite, il supporte deux contours prosodiques avec deux interprétations; lorsqu'il est à gauche, il n'y a qu'une interprétation possible, mais on est très vite limité. Ce qui est important, c'est que cette problématique soit liée à la vérification empirique, vérification qui doit se faire de manière systématique et d'une façon très précise, d'une part sur les langues, mais d'autre part aussi au niveau génétique.

Par exemple à propos de "pouvoir", "ne pas pouvoir", je m'étais aperçu, en faisant la théorie des modalités, que "ne pas pouvoir" appartenait à la catégorie du certain et "pouvoir" manifestement à celle de l'équiprobable ou de l'incertain. Je prévoyais donc que normalement, à la suite de considérations concernant la production d'énoncés, même à un stade pré-énonciatif chez l'enfant on pouvait s'attendre à ce que "ne pas pouvoir" apparaisse en premier.

Ou encore, à propos de la négation, en réfléchissant sur les modalités, mais aussi sur les relations d'identification et de localisation... à propos desquelles on pouvait observer qu'on avait d'abord des relations de localisation en termes de situation et ensuite les problèmes de l'identification, on pouvait

prévoir que la négation dite de jugement (épistémique) viendrait après la négation de refus ou de rejet ("non!", "pas!") et la négation d'absence ("a pu": "ça a disparu"). Et il se trouve que BROWN, dans un livre sur le langage de l'enfant, arrive à la même classification à partir de ses observations. Ou encore, on pouvait prévoir, à propos de l'opération dite de passif, que l'acquisition de la tournure avec complément d'agent et préposition devait être tardive, là encore, pour des raisons qui tiennent à la relation primitive concernant l'agentivité et l'identification, on acquiert cette opération tardivement parce qu'il y a glissement ou déplacement dans l'identification d'un élément au terme qui est source dans la relation primitive et qui en change l'orientation. A partir de là, il y a un certain nombre d'étapes de dérivations qui vont correspondre à la forme qu'aura prise cette opération dans telle ou telle langue. Chez les enfants, on constatera, de façon très réduite, les étapes suivantes :

*"Marianne casse la tasse"*

*"La tasse est cassée"*

*"La tasse est cassée parce que Marianne casse la tasse"*

*"La tasse est cassée. Marianne a cassé la tasse"*

*"La tasse a été cassée par Marianne"* (voir les travaux de H. SINCLAIR).

Il faudrait que ce genre de recherche puisse être faite sur d'autres langues que l'anglais, le français... car on a très peu d'observations pertinentes dans ce domaine.

Là, évidemment, si on ne peut pas avoir cette vérification, on est en pleine métaphysique...